

Une semaine de *Liberté*

Paul Bélanger

Volume 41, Number 5 (245), October 1999

Liberté a 40 ans

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32593ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélanger, P. (1999). Une semaine de *Liberté*. *Liberté*, 41(5), 5–11.

PAUL BÉLANGER

UNE SEMAINE DE LIBERTÉ

J'attendais avec une curiosité certaine la semaine consacrée aux quarante ans de *Liberté*, qui s'est tenue à la librairie Olivieri au printemps dernier. Je voyais dans l'événement une occasion d'en apprendre davantage sur la revue et sur son histoire. Il faut dire que, jusqu'au milieu des années quatre-vingt, je n'étais pas un lecteur régulier de *Liberté*, guettant surtout ce qui s'offrait en poésie. Depuis un peu plus de dix ans toutefois, je suis devenu un lecteur assidu. Quoi qu'il en soit, ce que j'ai toujours aimé de *Liberté*, c'est justement son esprit... libre. La littérature et les idées se côtoient sans ligne de parti, ce qui m'a toujours paru très sain et vital. J'y ai trouvé souvent des idées et des textes stimulants pour la réflexion et la création. Une certaine idée de la liberté qui me rejoignait.

Je ressors de cette semaine convaincu que la revue maintient son pari d'ouverture, de rigueur éditoriale, et continue à défendre une certaine idée de la création. Certes, chaque génération travaille sur ses propres bases, avec ses propres idées et en osmose, si je puis dire, avec son époque. Tout contexte est évidemment particulier et bien des choses ont changé depuis la création de la revue à la fin des années cinquante. Les désirs, les idées, les échanges, la façon de travailler, l'idée même d'œuvrer au sein d'une revue, tout, dis-je, sauf une certaine idée de la

littérature, de la création, d'un espace à préserver et à cultiver, loin des idées reçues, autant que faire se peut.

Et je dois confesser d'abord ceci, que je dois mon véritable intérêt pour la revue aux comités de rédaction de *Liberté* et à leurs directeurs récents, Marie-Andrée Lamontagne, François Hébert et François Ricard, plus qu'aux fondateurs de la revue qui furent eux aussi animés par une rigueur et une exigence indéniables.

Mon propos ici n'est pas tant de rendre compte exhaustivement de ce qui s'est dit durant cette semaine-là, que de laisser mes questions affleurer.

*

Ce fut donc une semaine marquée par des écarts. La soirée de lundi m'a le plus déçu, qui était consacrée aux fondateurs de la revue. Qu'elle soit justifiée ou non, mon impression est que ces messieurs ne désiraient pas vraiment échanger et penser, ce qui me paraît tout de même paradoxal pour une revue qui a toujours revendiqué la liberté de parole et de pensée. Comme s'ils n'avaient plus aucun intérêt pour la revue, ou pire, pour les idées qui l'ont animée. Bien que l'animatrice Marie-Andrée Lamontagne ait tenté de relancer un débat qui stagnait, qu'elle ait cherché à susciter l'intérêt, la soirée m'a paru terriblement longue. On eût dit qu'il y avait une consigne du silence sur la période évoquée par la rencontre, soit de la fin des années cinquante au milieu des années soixante-dix. Ce n'est pourtant pas la matière qui manquait, et sauf pour Michel van Schendel qui tenta généreusement de relancer le débat, le groupe des fondateurs ne m'a pas laissé une impression marquante. Curieux silence sur une période tout de même importante de la revue.

De même, l'absence de la majorité des collaborateurs des premières heures a-t-elle laissé un goût étrange au

spectateur que j'étais. À mon sens, cela est révélateur d'un malaise qui déborde la revue.

Si l'ouverture fut marquée par une curieuse absence et un silence relatif, le mardi fit place, hormis quelques fidèles, à une lecture de fantômes, consacrée aux textes plus ou moins de jeunesse des collaborateurs de la première heure. Les membres de l'équipe rédactionnelle actuelle ont lu la plupart des textes. Autre signe d'un désintérêt ? Je ne sais.

En fait, la revue a peut-être constitué, pour plusieurs de ses auteurs, un outil de promotion sociale. Je ne dis pas que tous les auteurs l'ont ainsi utilisée, mais le doute plane pour plusieurs. Mon sentiment est que cela est assez fondé jusqu'au milieu des années soixante-dix, mais que la tendance s'est inversée depuis. J'y vois un autre signe des changements qui ont marqué la société depuis la fondation de la revue. D'un autre côté, il ne faut pas gommer le fait que la revue s'inscrivait dans un contexte fort différent, où les lieux de publication étaient rares.

Merci donc aux pères de la revue, mais pas de vénération excessive. Ce qui a retenu mon attention durant ces deux premiers jours tient dans les interventions de Michel van Schendel, lequel a tenté un vrai dialogue; lui qui a quitté le comité avec fracas, posait maintenant un regard serein et lucide sur la période, de même que sur les enjeux intellectuels débordant le cadre de la revue, notamment sur la question du rôle et de la fonction de l'intellectuel.

À compter du mercredi, la tendance s'est renversée. François Hébert anima joyeusement cette soirée en compagnie de Gilles Archambault. Un bon tandem. La soirée passa rapidement, avec entrain, et les propos de l'un et de l'autre se complétaient très bien. Résumons: la constance de *Liberté* tient à un esprit, une solidarité d'écriture, un désir à la fois esthétique et éthique qui demeure en prise avec son époque. On signe toujours des articles à

saveur politique, polémique ou simplement socioculturelle, même si cette tendance est moins marquée aujourd'hui, notamment en raison de l'apparition de nombreuses revues que l'on pourrait dire consacrées aux idées (*Possibles, Arguments, etc.*). Le regretté André Belleau avait une idée assez juste de la durée de la revue : pour lui, il faut rester jeune, volontaire et généreux, disponible et ouvert aux autres. Si on associe ce point de vue avec celui de Jacques Brault, pour qui *Liberté* devait s'engager plus avant dans son rôle d'éditeur, donnant l'exemple d'une vigueur et d'une rigueur éditoriales ouvertes aux aventures du sens, on arrive à une vision du rôle d'une revue qui demeure tout à fait pertinente aujourd'hui.

Ce sont les débuts de la revue qui furent à nouveau évoqués. Pouvait-il en être autrement, alors qu'on célébrait ses quarante ans d'existence ? On a donc dit peu de choses sur la période la plus récente. Cela se comprend, dans la mesure où il est plus difficile d'avoir un regard distancié sur une période que l'on vit, accaparé par l'instant. Depuis quarante ans, les lieux se sont multipliés, les possibilités de publier également. Est-ce là encore l'image d'une atomisation qui nous sépare et continue de nous séparer ?

Les signes sont donc moins tangibles aujourd'hui, ils sont plus ténus, voire invisibles : peut-être est-ce là une qualité ? Les membres de l'équipe éditoriale actuelle n'aspirent pas à publier à tout prix, à une époque où l'on cherche des vedettes, des étoiles de la littérature qui illuminent le ciel du Québec. Cela traduit une évolution historique en même temps qu'une situation saine. Il y a une continuité dans l'esprit de *Liberté*. La revue représente toujours, du point de vue du sens, une expérience fiable, comme l'ont démontré les propos des lectrices, entendus le vendredi, en clôture de l'événement.

Liberté est encore en prise avec son époque, la revue exerce un rôle éditorial fidèle à ses sources, elle a ses

abonnés (sans doute devrais-je ajouter un « e » ici). La littérature et les débats s'y côtoient toujours, sans éviter les contradictions ni la franchise. Ce pari éthique et esthétique maintient l'idée qu'une pensée libre est nécessaire et, en même temps, que les jeunes auteur-es doivent pouvoir continuer à s'exprimer, et à exprimer par le fait même le Québec contemporain.

La société est plus complexe mais les soirées où l'équipe éditoriale se réunit sont animées par le même esprit de plaisir, de sérieux et de liberté.

La littérature québécoise a changé. Alors qu'on croyait savoir ce qu'elle pouvait être, la compréhension de celle-ci se déplace radicalement depuis vingt-cinq ans, de sorte qu'on ne peut plus avoir les mêmes attentes. Et c'est tant mieux : c'est le véritable gisement de *Liberté*.

Liberté est devenue plus discrète, mais pas moins essentielle sans doute. Après tout, la revue exerce toujours son action, elle jouit encore d'un capital symbolique que lui a conféré son institutionnalisation. Ce n'est pas rien de maintenir ce pari et de se consacrer à créer des numéros avec plaisir et un sentiment de responsabilité vis-à-vis de la littérature. Cette action est le pari même de la continuité de *Liberté*.

La soirée de jeudi me fut la plus sympathique, grâce à des jeunes écrivains et collaborateurs de la revue. Les Monnin, Audet ou Ribeau ont montré, si besoin est, que la littérature continue, et que *Liberté* demeure à l'affût de ces voix qui travaillent dans le silence des chambres. L'aventure de la création se poursuit.

La dernière soirée, le vendredi, fut animée par des lectrices éclairées et intéressantes. Elle fut l'affaire des femmes, en quelque sorte, tant elles constituent le terreau du lectorat littéraire. Elles sont, pour l'heure, la base durable grâce à laquelle la littérature peut survivre. Cela montre encore une fois que le travail ne manquera pas aux générations qui viennent.

Que retirer de cette semaine ? J'en sors partagé entre un certain malaise devant l'absence de la plupart des aînés et le défi de poursuivre une revue littéraire et socio-culturelle. À mon tour, qu'est-ce que je viens faire ici, animé par le même désir que les autres, présents, passés ou à venir ? J'ai trouvé, en entrant à *Liberté*, une équipe et des individus qui aiment discuter, échanger et chercher. Certes, on a dit peu de choses de cette équipe, mais il me semble que l'esprit évoqué par Belleau est toujours présent. C'est là mon seul désir : que *Liberté* continue de stimuler l'imaginaire, en donnant des textes qui créent l'avenir. Au passage, je signale que parmi les plus anciens collaborateurs, on pourra dire que messieurs Vadeboncœur et Marcotte ont fait preuve d'une belle fidélité.

Tel serait pour moi le sens de cette célébration, d'avoir remercié les fondateurs en leur témoignant notre reconnaissance, et d'une façon qui honore *Liberté*.

Le seul programme qui compte pour moi est d'être, avec les autres, dans cette aventure qui continue. Ce n'est peut-être pas un programme, tout au plus une attitude. Nous avons assisté à la relève de la garde. *Liberté* existe de toutes les possibilités qui s'offrent aujourd'hui, toujours au cœur des enjeux qui se posent à la littérature actuelle et, plus largement, à la culture. Du point de vue de la création, toute possibilité est une promesse à explorer. L'équipe actuelle discute autour de la table conviviale qui a toujours caractérisé les rencontres des équipes successives. Notre responsabilité, sans aucun doute, consiste à demeurer en éveil, mais peut-être ne trouvera-t-on pas *Liberté* là où on l'attend. C'est une histoire à suivre. En continuant d'être créateurs et disponibles, nous ouvrons des possibles contre la morosité de la pensée uniforme.

Liberté m'apparaît toujours comme ce lieu vivant qu'elle a toujours prétendu être, et qu'elle a été. On se doit de susciter des textes, d'explorer les tensions, voire les malentendus qui animent le dialogue entre les générations et entre nous. Le vrai sens de tout ce travail réside dans le seul plaisir que quelques individus éprouvent dans l'aventure de la création, et dans l'accomplissement quotidien de ce plaisir. S'il nous incombe une responsabilité aujourd'hui, c'est bien celle de garder toutes les antennes ouvertes, toujours animés par la nécessité (ou le souci) du sens et le plaisir de trouver. S'il est un défi permanent, c'est bien celui d'être fidèle à une certaine idée de la littérature et de la création en tant qu'exigence.

Grâce à Marie-Andrée Lamontagne, maître de cérémonie, ces cinq soirées furent ludiques et sérieuses. Elle en a été, doit-on le dire, l'instigatrice et l'animatrice. Elle ne voudra pas l'admettre. De plus, nous pouvions compter, après chaque soirée, sur une table gastronomique (vins, plats fins, etc.) tout à fait exceptionnelle, grâce au chef du café de la librairie Olivieri, qui m'excusera d'oublier son nom (la date de tombée) : tant pis pour ceux qui n'y étaient pas. On doit aussi remercier les hôtes de ces soirées, soit le personnel de la librairie, affable et attentif, de même que les deux esprits qui animent la librairie : Rina Olivieri et Yvon. Enfin, remercions le public et les collaborateurs qui ont suivi la semaine avec attention.